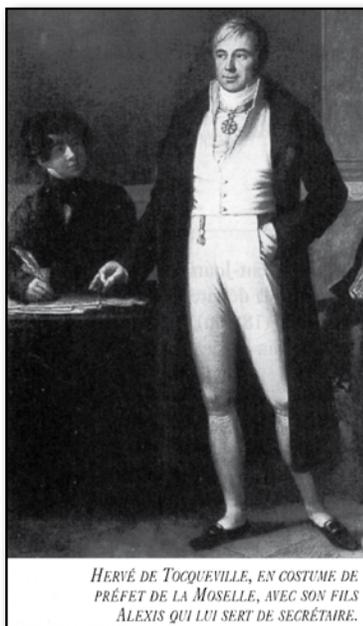


## Les amis messins de Tocqueville Une correspondance éclairante

par Roland GROSSMANN



Permettez-moi d'évoquer un souvenir : à l'aube de ma retraite, j'ai découvert le nom d'Alexis de Tocqueville qui baptise l'allée longeant le Conseil Régional. La plaque rappelle son séjour au lycée impérial (!), aujourd'hui Lycée Fabert. Mon intérêt pour cet écrivain m'a amené au lycée Fabert où, à mon étonnement, son passage ne semble pas avoir laissé de souvenir. (J'ai appris depuis que le lycée comporte maintenant une aile Tocqueville !) Les archives municipales confirment son obtention du prix d'honneur en rhétorique, puis en philosophie.<sup>1</sup> J'en exhume aussi, publiés en 1840 dans l'*Austrasie*, deux articles d'un certain Charles Stöffels intitulés *De la démocratie en Amérique*, par M. Alexis de Tocqueville<sup>2</sup>. D'où mes recherches sur cet auteur aujourd'hui reconnu. Je remercie la Présidente de l'association Lorraine États-Unis et Monsieur le Maire de Metz de me donner l'occasion d'une évocation.

- 1 Le lycée impérial, créé par Napoléon en 1804, a été transformé en collège royal sous la Restauration. La durée du séjour du fils (1820-1823) est confondue avec celle du père (1817-1823). La plaquette imprimée en 1856 à l'occasion de la distribution solennelle des prix du lycée impérial de Metz rappelle les prix d'honneur décernés depuis 1805. Pour les années 1822 et 1823 – le lycée se dénommait alors *royal* – on peut lire « *Alexis de Tocqueville* » sous la rubrique *Rhétorique*, puis sous la rubrique *Philosophie*. Henrion, autre camarade, figure une fois sur la liste. Archives Municipales Metz (AMM), IR 647-648, *Distributions des prix, Médailles, 1826-1869*, p. 3.
- 2 AMM (cote CE1, 1840 II). Les deux articles sont consacrés aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> volumes, soit à la *Seconde démocratie* qui venait de paraître. Le premier (p. 301-312) est signé C.S., le second, Charles Stöffels. Charles cite longuement Alexis et rappelle la *Première démocratie*. Mais il réduit sa pensée dans le sens du légitimisme catholique. Cf. p. 306, 312, 385, 389, 391, 390, 392 et 393.

## Les amis messins de Tocqueville

Nous venons de commémorer le cent cinquantième anniversaire de la mort de Tocqueville (1805-1859). Son amitié avec Eugène Stöffels (1804-1852), camarade rencontré au collège royal de Metz s'étendra à son épouse, son fils Alexis, ainsi qu'à son frère Charles (1809-1886), l'avocat et écrivain messin<sup>3</sup>.

La correspondance de Tocqueville avec des Messins permet d'éclairer sa personnalité et son œuvre. Je développerai trois points :

- L'expérience messine dans la rupture de Tocqueville avec son milieu ;
- Les ambitions que sa correspondance nous révèle ;
- L'éducation démocratique vue à travers les conseils à son filleul messin.

### Metz ou l'apprentissage de la liberté

Lorsque son père est nommé préfet de Moselle, le 21 février 1817, Alexis reste confié à Paris aux soins d'une mère malade et à la vigilance surprotectrice de l'abbé Lesieur<sup>4</sup>. En avril 1820, trois ans plus tard, le préfet, soucieux de donner au plus jeune de ses trois fils un enseignement solide, le fait venir à Metz et quitter un milieu par trop confiné.

Un professeur du collège royal le met en contact avec des élèves dont il partage les travaux avant de les rejoindre, fin 1821, en classe de première. Monsieur Mougin, en lui recommandant l'étude de l'histoire, joue un rôle capital

---

3 JARDIN (A.), *Alexis de Tocqueville*, (1805-1859), Hachette, 1984, p. 59 et TOCQUEVILLE, *Lettres choisies, Souvenirs*, Françoise Mélonio et Laurence Guellec, Gallimard Quarto, 2003, *Introduction. Les Œuvres Complètes* publiées par Gallimard comprennent déjà 29 tomes dont 15 de correspondance. Pierre-Eugène Stöffels naquit le 13 novembre 1804 et fut inhumé le 16 avril 1852 à Plappeville près de Metz. Fils de Charles Stöffels, contrôleur de l'octroi, né à Verdun le 5 novembre 1775, décédé le 29 décembre 1822, Eugène épousa Uranie-Rosalie Demeaux, née le 4 août 1808. Il eut trois enfants, Gabrielle, née le 14 octobre 1830, Paul, né le 26 avril 1833 qui devint conservateur des hypothèques, et Maurice-Alexis, né le 11 avril 1836, dont Tocqueville fut le parrain et qui devint avocat. Archives départementales de Metz (ADM). Charles Stöffels devint avocat à la cour. Il naquit le 27 avril 1809. Il mourut le 22 juin 1886. Il se maria le 25 février 1835 avec Marie-Émilie de Carrey d'Anières, née le 13 août 1816, décédée le 5 janvier 1836. Il épousa en secondes noces Catherine Weckebecker, née à Munstermaifeld (Prusse) ; Il eut du second lit deux fils : François Ulrich, né à Munstermaifeld, le 16 septembre 1846, décédé le 13 octobre 1870 des suites de blessure de guerre, et François, né à Varsberg, le 25 juin 1853, qui deviendra colonel de cavalerie (AMM). En 1843, sous Louis-Philippe, Charles acheta le château de Varsberg près de Creutzwald. La guerre de 1870 éprouva cruellement la famille. Charles y perdit son fils aîné Ulrich, âgé de 24 ans. C'est à sa mémoire qu'il fit ériger la chapelle du château.

4 Sa mère refusa de suivre son mari dans ses postes successifs. Cf. BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville Un destin paradoxal*, Bayard, 2006, p. 20 et BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville moraliste*, Honoré Champion, Paris, 2004, p. 35-48.

dans sa formation<sup>5</sup>. Pendant les vacances d'été de 1822, son premier voyage s'effectue en Suisse, avec Eugène Stöffels. Dans une première partie, j'évoquerai quatre ruptures qui ont jalonné son apprentissage de la liberté.

**Première rupture : la perte de la foi.** Le doute l'accompagnera, mais il sera amené à réfléchir sur le rôle de la religion. Au près de son précepteur, Alexis n'avait pas eu accès aux textes des *Lumières* jugés responsables des malheurs de la famille, du royaume et de la religion catholique. Accédant librement à la bibliothèque de la préfecture, il dévore les œuvres des philosophes et apprend la protection que Malesherbes, son bisaïeul maternel, leur avait accordée. À Charles, le frère d'Eugène, il raconte l'expérience du doute qu'il eut à Metz : « *Je puis dire qu'alors j'ai combattu avec le doute corps à corps et qu'il est rare même de le faire avec plus de désespoir. Eh bien ! J'ai fini par me convaincre que la recherche de la vérité absolue, démontrable, comme la recherche du bonheur parfait était un effort vers l'impossible.* »<sup>6</sup>

Tocqueville restera cependant attaché à la culture catholique et insistera sur le soutien des religions à la démocratie, tout en affirmant la nécessité de la séparation des Églises et de l'État. Grand voyageur, il observe les coutumes des pays qu'il visite. Il les compare à partir d'une question centrale : la nouvelle configuration de la société démocratique et les changements qui l'accom-

5 JARDIN (A.), *Alexis de Tocqueville*, (1805-1859), Hachette, 1984, p. 61. Lycéen, Tocqueville avait étudié l'histoire de France et les archives de Tocqueville conservent un cahier de notes (dossier 9). En le félicitant plus tard de suivre assidûment les cours de droit, Monsieur Mougin encouragea Tocqueville à étudier l'histoire : « *J'en viens à l'histoire, de toutes vos études, la plus nécessaire et la plus difficile. Elle paraît être la même pour tous et pourtant chacun doit la faire d'une manière différente. Outre les considérations générales, la marche des événements, l'origine de nos lois, le progrès des arts, etc., il me semble que vous devez surtout vous attacher aux relations de la France avec les États voisins et remarquer l'influence qu'elle a exercée à chaque époque où il y a eu quelque changement dans le système politique en Europe.* » Tocqueville compara d'abord l'histoire de France et l'histoire d'Angleterre. Dans sa lettre datée du 25 janvier, son ancien professeur le félicite ainsi : « *Le difficile était de commencer et de se faire une méthode. Vous avez pris la meilleure : la France et l'Angleterre toujours en regard. De ces points fixes, des excursions dans les autres États quand leurs intérêts se trouvent engagés dans ceux des principales puissances.* » Archives Tocqueville, dossier 9 ; cf. O. C., t. VIII (\*), *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et Gustave de Beaumont*, Gallimard, 1967, p. 50. Tocqueville n'oublia pas les conseils de son ancien professeur : expliquer l'état présent de la France par l'histoire, le comprendre en comparant plusieurs États. L'abbé Lesueur écrit à Alexis dans sa Lettre du 27 avril : « *Tu as trouvé un meilleur maître que moi. [...] Tu nous rapporteras une ample moisson de nouvelles connaissances.* » C'est vrai, mais pas celles attendues par le bon abbé ! Alexis doit à l'abbé Lesueur « *son goût pour les classiques à partir de l'écriture desquels il forgera son style si particulier (notamment toutes les formes de symétrie ou d'opposition, de contrastes), et son souci de la rhétorique...* » BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville Un destin paradoxal*, op. cit., p. 21.

6 Lettre du 22 octobre 1831 à Charles Stöffels : « *C'est le temps le plus malheureux de ma vie ; je ne puis me comparer qu'à un homme qui, saisi d'un vertige, croit sentir trembler le plancher sous ses pas et voir remuer les murs qui l'entourent.* » BEAUMONT (G. de), O. C. de Tocqueville, t. VII, 1866, p. 80-64.

pagnent. S'il reconnaît le rôle social et moral du christianisme, il n'exclut pas « un avenir où la religion serait seulement un autre nom du consensus social »<sup>7</sup>. Critique face à l'Église catholique de son temps, il vilipende le ralliement du clergé au second Empire. Il préconise alors un christianisme éclairé et soucieux de justice sociale.

Il comprend que l'égalité des conditions change le rapport d'autorité : celui-ci ne met plus en relation des hommes divisés en états, mais égaux en dignité, même s'ils sont inégaux économiquement et socialement. Cette égalité « imaginaire » fait sauter tous les verrous, y compris celui de la religion. Mais des risques nouveaux apparaissent : « *L'inquisition n'a jamais pu empêcher qu'il ne circulât en Espagne des livres contraires à la religion. L'empire de la majorité fait mieux aux États-Unis : elle ôte jusqu'à la pensée d'en publier.* »<sup>8</sup> Il lie le réveil de la conscience religieuse au maintien du civisme dans des sociétés marquées par l'individualisme et la quête du confort. Or, contrairement à ce qu'il observe en Europe, aux États-Unis, liberté et religion, loin de s'opposer, se renforcent l'une l'autre<sup>9</sup>.

**Deuxième rupture : l'association substituée à l'honneur.** À Metz, Tocqueville est blessé lors d'un duel<sup>10</sup>. Le préfet cache l'affaire aux siens<sup>11</sup>. Le duel effaçait une offense et ne se pratiquait qu'entre pairs. Or il cherchera des substituts à l'honneur. Devenu juge au tribunal de Versailles, chargé de prononcer le discours de rentrée, il doit traiter de la législation qui se rapporte au duel. Le code Napoléon avait évité les termes « *duel* » et « *duelliste* ». L'arsenal juridique était insuffisant pour rendre un jugement précis. En l'état des mœurs du moment, Tocqueville recourt à une échappatoire : « *Puisque, argumente-il, la Restauration a entrepris de redonner force et éclat aux valeurs religieuses et à la morale, il appartient au pouvoir de faire de bonnes gens avant de faire de bonnes lois : ainsi, lorsque les gens seront bons et vertueux, la nécessité de la loi disparaî-*

---

7 LAMBERTI (J.-C.), *Tocqueville et les deux démocraties*, Paris, PUF, p. 206.

8 DA I, p. 355. Cité dans HERVIEUX-LÉGER (D.) et WILLAIME (J.-P.), *Sociologies et religion*, PUF, 2001, p. 43.

9 Comme ministre des Affaires étrangères sous la République, il ne put amorcer l'accord souhaité de l'Église et du libéralisme.

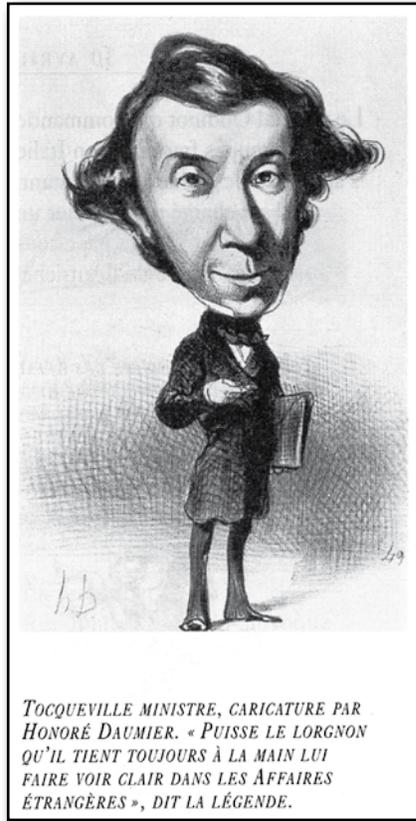
10 Fait rapporté dans la correspondance d'Alexis avec son cousin Kergorlay et l'abbé Lesueur. Dans son *Alexis de Tocqueville*, p. 17, Gilles de Robien cite le nom de Henrion. Jean-Louis Benoît considère cette affirmation comme une hypothèse à vérifier. Certes Tocqueville et Henrion se détestaient : « *Mais il est peu vraisemblable qu'Hervé de Tocqueville ait accepté chez lui Henrion, s'il était le protagoniste du duel dans lequel Alexis fut assez sérieusement blessé.* » BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville moraliste*, op.cit., notes 2 p. 354 et 1 p. 566.

11 « *Le père et le fils goûtent fort la vie qu'ils mènent, comme en témoigne indirectement la déception dont Kergorlay fait part à Alexis : « Tu m'annonces une fâcheuse nouvelle en me disant que tu finiras tes études à Metz. » » BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville, un destin paradoxal*, Bayard, 2005, p. 25.*

tra. »<sup>12</sup> Homme du passé sur le plan de l'honneur, lors de son entrée en politique, il se montre, en 1837, intraitable au risque d'affronter les calomniateurs sur le pré. En avril 1848, il prend encore le fusil pour défendre la république.<sup>13</sup> Lors du coup d'état de Louis Napoléon, il est emprisonné pour avoir défendu l'honneur du parlement. Le devoir est une norme abstraite, alors que l'honneur vise l'approbation de l'entourage. Pourtant il ne signifie plus, pour lui, l'appartenance à la noblesse, mais l'impartialité et le détachement qu'il revendique. Ne pas mettre sa pensée au service d'un parti est l'honneur intellectuel, survivance de l'honneur aristocratique – préjugé d'une caste.

Mathieu Henrion, fils d'un secrétaire du comte de Provence en exil, est-il le protagoniste du duel ? Légitimiste, il s'est introduit dans le cercle des Tocqueville où il joue un rôle ambigu. Il existait entre Alexis et lui une différence de caractère et d'idéologie. Un premier incident - peut-être lié à la dénonciation d'une liaison amoureuse - éclate entre eux à Metz.

Henrion, pris en affection par le comte Hervé de Tocqueville, continue pourtant à être reçu à la préfecture après le duel. Mais il a un comportement scandaleux en 1830. Il écrit une lettre au père d'Alexis qu'il fait passer sous les yeux de la mère. Il y dénonce sa prestation de serment au nouveau régime, la monarchie de Juillet, comme une trahison de la mémoire de Malesherbes : attitude inadmissible parce qu'elle fait pression sur une personne vulnérable et oublie le réformisme de Malesherbes qui lui avait valu d'être renvoyé par Louis XVI. Tocqueville ne supporte pas d'être mis en porte à faux vis-à-vis de ce bisaïeul dont il a fait un



TOCQUEVILLE MINISTRE, CARICATURE PAR HONORÉ DAUMIER. « PUISSE LE LORGNON QU'IL TIENT TOUJOURS À LA MAIN LUI FAIRE VOIR CLAIR DANS LES AFFAIRES ÉTRANGÈRES », DIT LA LÉGENDE.

12 BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville, un destin...*, op. cit., p. 24. Dans *La Démocratie en Amérique*, Tocqueville précisera que lors des règlements de compte les armes à la main, la version du duel propre à l'ouest des États-Unis, le vainqueur – l'assassin – n'est jamais puni. Une punition aurait été contraire aux mœurs !

13 Tocqueville écrit à Nassau Senior : « Pendant toute la journée d'hier, j'ai eu la main au fusil au lieu de la plume. » OC VI, 2, p. 103. Cité par JAUME (L.), op. cit., p. 406.

modèle.<sup>14</sup> Il explique ainsi à Charles Stöffels son ralliement à la monarchie de Juillet: il s'est conduit, non du point de vue de la fidélité monarchique et des valeurs aristocratiques, mais de celui du citoyen.<sup>15</sup> Henrion, devenu avocat et journaliste, écrira dans les périodiques royalistes et catholiques. En 1859, avant la mort d'Alexis, il veut lui rendre visite au nom d'une « *amitié de quarante ans* ». Alexis lui fait comprendre de n'en rien faire.<sup>16</sup>

À Metz, Tocqueville étudie Montesquieu, dont la « *méfiance envers le pouvoir* » jouera un rôle central dans sa pensée. Il a compris sa leçon. Ce sont les passions qui font mouvoir un gouvernement: « *On attribue trop d'importance aux lois, pas assez aux mœurs* »<sup>17</sup>. Il note dans l'Alabama que les duels se substituent souvent à la justice régulière: « *La force tient lieu du droit ou plutôt chacun s'estime juge du droit* »<sup>18</sup>. C'est pourquoi il faut « *éduquer la démocratie par la pratique régulière de la démocratie* »<sup>19</sup>. La commune et le jury sont, pour lui, des substituts des vertus aristocratiques; ils permettent d'éduquer le peuple à l'exercice de la souveraineté.<sup>20</sup> Ainsi, il ne se sent plus « *prisonnier des seules valeurs de sa caste*. » Deux idées le guident: l'avènement de l'égalité et la résurgence du despotisme. Les associations joueront « *le rôle de contre-forces que les seigneurs ont incarné vis-à-vis du roi, avant qu'ils ne perdent la partie* »<sup>21</sup>. D'où sa quête des conditions de l'autorité, conquises par un combat sur soi et avec son entourage.

---

14 Il lui répond: « *Du reste, pour t'éviter de faire à l'avenir de l'éloquence en pure perte sur mon grand-père - il était en fait son bisaïeul -, je te dirai qu'à tort ou à raison, je suis parfaitement convaincu qu'il aurait agi exactement comme moi à ma place de même que j'ai la présomption d'espérer que j'aurais fait comme lui à la sienne.* » BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville moraliste*, Honoré Champion, 2004, p. 39-40. Archives du château de Tocqueville. Alexis tenait à garder le texte qu'il l'avait recopié.

15 « *J'ai prêté serment au nouveau gouvernement. J'ai cru, en agissant ainsi, remplir le strict devoir d'un Français.* » TOCQUEVILLE (A. de), Lettre du 26 août 1830 Charles Stöffels, *Lettres choisies*, p. 155-156. Certes, il méprise le nouveau Roi. S'adressant à un légitimiste, il lui confie qu'il doute de la légitimité de Louis-Philippe, mais il le soutiendra avec plus de fermeté « *que ceux qui lui ont aplani les voies et qui ne tarderont pas à être ses maîtres ou ses ennemis* ». Tocqueville fréquente des jeunes gens de la gauche monarchique. Par mépris aristocratique pour les classes moyennes et parce qu'il est sensible à l'agitation des républicains, il nie l'enracinement social du régime de Louis-Philippe, intronisé le 9 août 1830. C'est là sa divergence avec Guizot.

16 BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville, un destin paradoxal*, Bayard, 2005, p. 24.

17 *Démocratie en Amérique*, JAUME (L.), op. cit., p. 211.

18 TOCQUEVILLE, *Pléiade*, I, 1991, Françoise Mélonio, *Notice sur le voyage en Amérique*, p. 1245.

19 Il n'y a pas d'aristocratie américaine, selon lui, parce que « *les familles des grands propriétaires fonciers se sont presque toutes englouties au sein de la masse commune.* » DA I, p. 112.

20 Il annonce « *les nouvelles formes de constitution du social* », formes de vie créées par la décentralisation.

21 JAUME (L.), op. cit., p. 39.

**Troisième rupture.** Les jeunes filles qu'il connut à la préfecture eurent à souffrir des préjugés de sa caste. **Ayant subi les interdits de la mésalliance, il s'intéressera à la condition féminine.**

À Metz, Alexis souffre du manque de relations, son père étant souvent absent. Il vit deux liaisons féminines, la première vite étouffée par un père complaisant.<sup>22</sup> En 1822, ce dernier quitte la préfecture pendant un mois pour rejoindre sa femme, laissant son fils seul à la préfecture. Tocqueville découvre alors l'amour passion : « *Une idylle se noue entre lui et Rosalie Malye, fille de l'archiviste de la préfecture, amie de Stöffels et de Louis de Kergorlay [cousin d'Alexis], monarchiste ardent. En 1828, Rosalye Malye se résoudra à épouser un rentier* »<sup>23</sup> Alexis, sous la pression de son cousin, s'était éloigné d'elle deux ans auparavant. La raison du duel est sans doute liée à sa liaison avec Rosalie Malye : « *C'est elle qui l'avait secouru dans la détresse qui suivit la crise qui provoqua chez lui la perte de la foi.* » À Metz, il existe entre le père et le fils une complicité<sup>24</sup>. Le préfet ne marque sa désapprobation qu'au moment où la liaison avec Rosalie est ébruitée, en 1824. Mais le père et le fils ont quitté la ville. Le lien qui unit Alexis à Rosalie ne cesse qu'en 1826<sup>25</sup>. En apprenant que Rosalie Malye a épousé François Bégin, Tocqueville ressent encore la blessure de la

---

22 Il découvre l'amour « *avec une servante de la préfecture qui donna naissance en 1822 à une petite Louise Charlotte Mayer dont on ne sait aujourd'hui rien.* » *Lettres choisies, Souvenirs*, op. cit., p. 102. Informé, le préfet la renvoya dans sa famille en la dédommageant. Selon Benoît, lors de son voyage à Metz, en 1839, Alexis se serait rendu auprès de son ancienne maîtresse pour remettre une dot à la jeune Louise âgée de dix-huit ans. Il ne paraissait pas ému. Le fait était courant. Ce serait alors sa seule héritière ! BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville, un destin paradoxal*, Bayard, 2005, p. 22. Devenu rapporteur au Conseil Général de la Manche, il s'intéressera aux questions liées au paupérisme : secours aux indigents, aux filles mères ou aux enfants abandonnés.

23 TOCQUEVILLE, *Lettres choisies, Souvenirs*, op. cit., Introduction, p. 41 et 52.

24 « *Alexis apprécie le savoir-faire et l'autorité d'un père qui semble avoir eu de vraies qualités d'administrateur et qui, bien que légitimiste et ultra, sait faire preuve d'une certaine ouverture dans certains domaines.* » BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville, un destin paradoxal*, Bayard, 2005, p. 53. Hervé de Tocqueville est intervenu pour faciliter la fondation de la Caisse d'épargne de Metz, troisième caisse créée en France alors même que l'Église était par principe opposée à ce type d'institution.

25 Rosalye Malye, née en 1804, était d'un an plus âgée qu'Alexis. Un mariage eut été une mésalliance. Tocqueville eut pourtant du mal à rompre ; en 1828 encore, il écrit à Rosalie mais secrètement et au jus de citron, Rosalie s'étant mariée le 9 avril 1828 avec un rentier, François Bégin. Le 6 avril 1830, il écrit à sa belle-sœur Alexandrine, femme de son frère Édouard : « *Le monde est plein de femmes qui ne sont devenues grosses que longtemps après le mariage. Je viens de recevoir une lettre de Stöffels (c'est un de mes meilleurs amis et de ceux d'Édouard) qui m'apprend deux événements de cette nature à la fois. D'abord sa femme (il est marié depuis plus d'un an) et ensuite la grossesse d'une dame qu'Édouard et moi avons connue sous le nom de mademoiselle Malye et qui était mariée depuis deux ans et demi.* »

rupture. Son cousin Louis, en garnison à Metz, conduit une cabale familiale pour s'opposer à ce projet de mariage<sup>26</sup>.

À la liaison de Tocqueville avec Rosalie succède celle qu'il entretient avec Marie Mottley, une anglaise qu'il épousera<sup>27</sup>. Chaque fois, ses proches le poussent à rompre la mésalliance. Mais plus mûr, il résiste aux pressions de son milieu. Fait significatif : malgré l'agnosticisme de Tocqueville, Marie Mottley se convertit au catholicisme, pour plaire à sa belle-famille. Or son nom ne figure pas sur le faire-part de décès expédié par elle à la mort d'Alexis, en 1859!<sup>28</sup> C'était une Anglaise et elle n'était point de son rang ! Dans les lettres adressées à ses amis intimes, Tocqueville rappelle les qualités de Marie.<sup>29</sup>

---

26 « Il entre dans le combat de Kergorlay une jalousie perverse comme si ce bonheur lui était insupportable et l'amputait de quelque chose. » Son cousin se rachètera en 1856 en jouant l'entremetteur pour faire parvenir une aide financière à Rosalie devenue veuve. BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville, un destin...*, op. cit., p. 27. Kergorlay, arrivé en garnison à Metz, s'introduit dans l'intimité des sœurs Rosalie et Amélie Malye, courtise celle-ci et plus ou moins celle-là, pour obtenir d'elle la renonciation de tout espoir de vie partagée avec Alexis. Pourtant, en 1833, dans sa plaidoirie, Alexis défendra l'honneur aristocratique qui a inspiré les deux hommes. L'amitié entre les cousins durera, malgré l'opposition de leurs caractères. Cf. BEAUMONT : op. cit., p. 116, note 28. Alexis lui écrit encore une lettre dans laquelle « il faisait part à sa petite fiancée messine d'autrefois de ses condoléances pour le décès de sa sœur Amélie et de son plaisir de la savoir bien heureuse » (!). Rosalie vécut à Bitche avec son mari, elle eut quatre enfants, deux garçons et deux filles entre 1832 et 1842. Devenue veuve, dans le besoin, elle lui demandera une aide en 1856, ce qui le gênera, en raison de la jalousie de Marie : « Kergorlay paiera sa dette morale en versant la somme demandée à Rosalie et Alexis lui fera une reconnaissance de dette qu'il remboursera dans les trois ans. » BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville, un destin...*, op. cit., p. 29. Cf. aussi TOCQUEVILLE, *Lettres choisies*, op. cit., p. 1191 et 1182. Rosalie quitta la Moselle en 1878 et s'installa à Villeneuve-sur-Lot, près de son fils Paul, devenu procureur de la République.

27 « Le 26 octobre 1835, Tocqueville épouse Marie Mottley, rencontrée en 1828, en l'église Saint-Thomas-d'Aquin. Louis de Kergorlay, Beaumont et la famille de Tocqueville désapprouvent ce mariage. » TOCQUEVILLE, *Lettres choisies*, op. cit., p. 41 et 52. Il écrit à cette dernière : « Je t'aime comme on n'aime point à seize ans » O.C., XIV, p. 380.

28 BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville moraliste*, Honoré Champion, Paris, 2004, annexe n° 1, p. 551.

29 Élu député de la circonscription de Valognes, il écrit à Eugène le 7 mars 1839 : « Je t'avoue que de toutes les bénédictions que Dieu m'a accordées, la première de toutes à mes yeux, c'est d'avoir trouvé Marie. Tu ne peux te figurer ce qu'elle est en temps de crise. Cette femme si douce devient si ferme et énergique. Elle veille autour de moi sans que je m'en aperçoive. Elle adoucit, calme, fortifie mon âme au milieu des agitations ». O.C., Bmt, V, p. 438. Il avait trouvé des mérites identiques chez Rosalie. Cela ne l'a pas empêché d'être parfois infidèle lors de ses déplacements, ce qui suscita la jalousie de Marie. Louis de Kergorlay, encore lui, justifie son cousin : « Vous confondez toujours l'infidélité des mauvaises habitudes et l'infidélité du cœur. Vous raisonnez sur les mœurs des hommes avec les sensations des femmes. Vous croyez impossible l'union de l'infidélité et de l'amour ». O.C., XIII, 2, p. 114.

Tocqueville remarque qu'aux États-Unis « *les femmes elles-mêmes se rendent souvent aux assemblées publiques et se délassent, en écoutant les discours politiques, des ennuis du ménage* »<sup>30</sup>. Voulant comprendre leur rôle, il affirme : « *C'est la femme qui fait les mœurs.* » La liberté dont elle dispose avant le mariage est la contrepartie de l'éducation rationnelle qu'elle reçoit et la rend autonome : « *La jeune femme américaine se marie selon son cœur, son choix ou ses convenances, elle quitte la liberté pour se mettre volontairement sous le joug de son mari.* »<sup>31</sup> Il précise qu'en France, si une mésalliance est tentée, les conflits vont devenir patents. Dans son manuscrit de la *Démocratie*, il écrit que personne n'imaginerait de « *transformer* » la femme en légiste, en juge ou en soldat<sup>32</sup>. Ainsi, il pense comme son temps, mais il s'adresse à lui-même ce conseil : « *Dire nettement quelque part que les femmes me paraissent très supérieures aux hommes en Amérique.* »<sup>33</sup>

**Quatrième rupture.** À Metz, Tocqueville vit le **choc des cultures**. Il s'attache à des camarades d'un autre milieu que le sien<sup>34</sup>. C'est le point de départ d'une amitié sincère avec Eugène, qui sera receveur municipal à Metz.

Tocqueville désapprouve le jeune frère d'Eugène, esprit fumeux, qui l'accable de discussions philosophiques, défendant « *un catholicisme d'ordre moral et une vision hiérarchique de la société.* »<sup>35</sup>. Charles, souhaitant voyager en Rhénanie, demande conseil. En réponse, Tocqueville précise ce que doit être un

---

30 TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, I, Pléiade, II, 1992, p. 279.

31 BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville, un destin paradoxal*, Bayard, 2005, p. 78. Lors d'une incursion au Canada, il écrit : « *Il n'y a rien de plus rare que de voir une fille séduite.* » O.C., XIV, p. 129-130. Cf. aussi BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville, un destin paradoxal*, op. cit., p. 92. Il déplore le sort des femmes métisses et l'immoralité foncière de la société louisianaise, aux antipodes de la vie réglée et des mœurs équilibrées des Français du Québec. Il est vrai qu'il s'adresse à son précepteur ! Il veut prévenir la femme contre un péril qui la guette dans la démocratie. Mais il a en tête l'éducation modelée en France par l'aristocratie. Il relève, en milieu aristocratique, « *un nombre d'unions passagères et clandestines* » D.A. II, p. 256. Cité par JAUME (L.), op. cit., p. 174.

32 NOLLA, p. 179, note d. Cité par JAUME (L.), op. cit., p. 165.

33 NOLLA II, p. 181, note m. Cité par JAUME (L.), op. cit., p. 165.

34 Jusqu'à ce qu'il rejoigne son père, préfet à Metz, Tocqueville n'a pour amis que ses frères et cousins légitimistes. Certes l'amitié qu'il noue avec les roturiers que sont les frères Stöffels, « *ne l'arrache pas à l'univers intellectuel du royalisme conservateur* ».

35 Il suscita « *des conseils et critiques de tous ordres du fait de son mode de vie et de sa philosophie* » JAUME (L.), op. cit., p. 234-235, note 2. Charles Stöffels possédait à sa mort le château de Warsberg (Moselle). Dans une lettre à Beaumont, Tocqueville le brocarda après qu'il eut épousé pour la deuxième fois une riche héritière : « *Vous rappelez-vous Charles Stöffels, ce grand jeune homme clair de lune qui venait souvent nous voir à Paris et publiait les galimatias les plus épais de philosophie chrétienne transcendante. Il est retombé de haut de ses nuages sur la terre et a employé sa métaphysique à tourner la tête d'une héritière qu'il a épousée. Voilà la seconde fois que la chose lui arrive...* » O. C., t. VIII (\*\*\*) , p. 342.

## Les amis messins de Tocqueville

voyageur<sup>36</sup> : un anthropologue, dirait-on aujourd'hui, un peu comme le romancier Le Clézio. Le compagnon vous lie aux préjugés de votre milieu. Le penseur observe et relie des séries de détails. La solitude lui est nécessaire afin de constituer des types idéaux. L'homme politique exerce son jugement et décide sans se laisser influencer. Le système probabiliste est le seul possible, pourvu qu'il fasse agir aussi résolument que la certitude.<sup>37</sup> Tocqueville reproche à Charles de vivre dans un monde chimérique et lui expose sa conception du bonheur : il lui avoue qu'il a vécu longtemps dans ce monde d'illusions et qu'en dépit de ses efforts, il s'y trouve encore parfois ramené<sup>38</sup>.

Tocqueville ne tutoie que ses rares amis d'enfance : parmi ceux-ci figure Eugène Stöffels<sup>39</sup>. Celui-ci lui procure « *des satisfactions de cœur* ». L'amitié qu'Alexis entretient avec lui, donne lieu à un échange, commencé lorsqu'il quitte Metz pour Paris. Elle ne s'achève qu'à la mort d'Eugène, en 1852.

Dans son entourage, à partir de 1827, les légitimistes sont concurrencés par les juristes, puis par les libéraux. À vingt-cinq ans, la Révolution de 1830 lui fait quitter le sillage de ses ancêtres. Il rompt avec les légitimistes et avec les croyances de son précepteur. Mais cette rupture ne se produit pas sans crises.

Vis-à-vis des membres de son milieu, Tocqueville reste sur la défensive. À Eugène, il ne révèle pas ses options politiques, mais il apprécie ses qualités morales et lui confie ses projets, ses engagements, ses doutes, sa volonté de croire en l'homme<sup>40</sup>. Vis-à-vis des membres de la famille de son ami, il donne des conseils. Mais il conserve les valeurs aristocratiques : la fidélité, la courtoisie un peu distante, le sens de la lignée, et l'attachement au « *pays* ».

Après 1830, en juge ambitieux, Tocqueville comprend que la démocratie libérale va dans le sens de l'histoire. Non sans hésitation, il prête serment au nouveau régime : s'ouvre alors pour lui une phase d'incertitudes qu'il évite en quittant quelque temps la France. Il annonce à Charles que sa situation de juge, déjà précaire, est « *mauvaise* ». Il se décide à « *repandre pendant quelques années l'existence agitée du voyageur* »<sup>41</sup>. Il lui signifie qu'il cherche à se

---

36 Lettre du 31 juillet 1834 à Charles Stöffels, dans *Lettres choisies, Souvenirs*, op. cit., p. 301.

37 Dans la lettre écrite d'Amérique le 19 novembre 1831 à Charles, Tocqueville évoque la finitude humaine et déplore que dans l'analyse des sociétés on n'arrive qu'à un savoir probable. TOCQUEVILLE, *Lettres choisies, Souvenirs*, p. 240.

38 Lettre adressée de Philadelphie le 22 octobre 1831 à Charles Stöffels, dans *Lettres choisies, Souvenirs*, op. cit., p. 239-240.

39 Tocqueville tutoie sa femme, mais en privé seulement.

40 Voir conversation entre Beaumont et Nassau Sénior, O. C., t. VI, p. 505-505.

41 Lettre de Versailles du 26 août 1830 à Ch. Stöffels, dans *Lettres choisies...*, op. cit., p. 156-157.

## Les amis messins de Tocqueville

faire oublier afin de voir plus clair<sup>42</sup> : « *Que le nouveau régime se consolide ou disparaisse, il lui faut entrer dans la carrière politique !* »<sup>43</sup>

La lettre à Eugène du 18 octobre 1831 révèle un double travail de deuil qui s'achève. Il se souvient d'un moment d'émotion, passé en commun avec son ami, à Paris, lors de la révolution qui a vu la chute de Charles X<sup>44</sup>. En 1831, apprenant la mort de l'abbé Lesueur, le deuil politique atteint son terme.<sup>45</sup> Il exprime une grande agitation. Ses propos, d'apparence chrétienne, tiennent au fait qu'Eugène est croyant. Mais ils révèlent la seconde crise de Tocqueville.<sup>46</sup> Son ami a appris à Paris sa liaison également contrariée avec Marie Mottley. Alexis aspire au bonheur domestique, mais il est rongé par l'ambition de la science qu'il veut initier et, déjà, celle de la politique. Il se montre « *toujours en apprentissage et toujours en épreuve, dans la simplicité de sa nature* »<sup>47</sup>.

Il reproche à Eugène sa misanthropie et lui expose une vision janséniste de la nature humaine<sup>48</sup>. Dans une autre lettre, il rappelle le séjour qu'Eugène et sa femme ont effectué au château de Tocqueville en juillet-août 1841.<sup>49</sup> Le couple Stöffels a maintenant trois enfants, Gabrielle, née en 1830, Paul né en 1833 et Alexis né en 1836 dont Tocqueville avait accepté d'être le parrain. Il lui renouvelle l'invitation à venir, cette fois avec les enfants, pour goûter à nouveau un bonheur partagé dans le calme de la campagne. Mais il lui confie ses tourments. Conscient de la dualité de l'homme, il pense que l'égalité mène soit à l'anarchie, soit à la servitude. Son besoin d'amitié et de confrontation correspond à une interrogation souvent accompagnée de doutes. Il cultivera toute sa vie l'amitié : notons qu'il restera l'ami de Gobineau, son collaborateur, dont il rejettera pourtant les thèses raciales.

---

42 « *Supposez que, sans cesser d'être magistrat et de faire courir mes mois d'ancienneté, je passe en Amérique ; quinze mois s'écouleront. Les partis se dessinent en France ; on voit clairement celui qui est incompatible avec la grandeur et la tranquillité de son pays ; on revient donc à une opinion nette et libre de tout engagement avec qui que ce soit au monde.* » Lettre inédite du 4 novembre 1830, *Archives Stöffels d'Hautefort*, dans FOURIÈRE (X. de la), *Alexis de Tocqueville*, Librairie Académique Perrin, Paris, 1981.

43 BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville, un destin paradoxal*, Bayard, 2005, p. 70.

44 En juillet 1830, alors qu'il était garde national, Tocqueville avait pris sans enthousiasme le fusil pour défendre la monarchie en péril.

45 Il enchaîne ainsi : « *Le tocsin nocturne, la fusillade dans les rues, notre sortie de Paris, nos promenades armées dans Versailles, les nuits passées au corps de garde, tout cela me paraît encore un rêve, le souvenir de la vie d'un autre et non la mienne. C'est au retour de cette course aventureuse que j'ai trouvé l'un des plus grands malheurs qui puisse m'arriver : la mort de l'ami de toute ma vie.* »

46 TOCQUEVILLE, *Lettres choisies, Souvenirs*, 2003, p. 238.

47 Introduction, *Lettres choisies, Souvenirs*, 2003, p. 11.

48 Lettre à E. Stöffels adressée de Baugy le 3 janvier 1843, *Lettres choisies*, op. cit., p. 512.

49 « *Je voudrais pouvoir te montrer Tocqueville aujourd'hui. Tout y est à peu près fini. Ta porte, celle dont tu as surveillé le transport le long de l'avenue, se couvre déjà de mousse et de lierre.* » Lettre à Eugène datée d'octobre 1843, *Lettres choisies*, op. cit., p. 524.

Ainsi l'apprentissage de la liberté qui a démarqué Tocqueville de sa famille, l'a marqué profondément durant son séjour à Metz, pour son développement ultérieur et celui de sa pensée.<sup>50</sup>

### Comment s'enracinent à Metz les ambitions de Tocqueville ?

Dans la seconde partie, je me propose d'éclairer les ambitions nées de cet itinéraire d'adolescent qui a confronté Tocqueville à la complexité d'un réel qu'il ne cesse d'interroger, par-delà les angoisses.

**Première ambition : l'ambition littéraire.** On la découvre au fil de sa correspondance<sup>51</sup>. N'oublions pas que Tocqueville a eu le premier prix de rhétorique au collège royal de Metz ! Les lettres sont, pour lui, une façon de construire son identité. Il écrit à Eugène : « *En somme, il n'y a pas d'être au monde que je connaisse moins que moi-même. Je suis sans cesse pour moi un problème insoluble.* »<sup>52</sup> Sa mélancolie naît de la conscience d'être inférieur aux buts qu'il s'est fixé.

---

50 « *Le séjour de trois ans à Metz allait jouer un rôle capital dans la formation du jeune homme, essentiellement parce qu'il jouit là d'une liberté totale qui lui permit de rompre avec les modèles culturels de son milieu, liberté que son père favorisa, ou au moins encouragea, en se faisant l'allié ou le complice objectif, par faiblesse ou au contraire de propos délibéré, au nom de cette liberté que Tocqueville considéra bientôt comme l'essence de l'aristocratie.* » BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville moraliste*, Honoré Champion, Paris, 2004, p. 44. Il sera en rupture avec son frère aîné Hippolyte qui passera sans vergogne de l'ultraroyalisme au républicanisme, toujours en recherche de place. Sa belle-sœur Émilie, légère, deviendra bigote. Son frère Édouard ralliera le nouveau régime en 1851-1852 : sa profession de foi est issue de la pensée maistrienne. Alexis maintiendra des liens d'affection avec ses proches, quoique distendus : agnostique, mais spiritualiste, il vénère les valeurs du christianisme originel, mais se montre plus ou moins hostile, selon les moments, aux positions du clergé et de l'Église. On s'étonne qu'Édouard ait affirmé, après la mort d'Alexis, qu'il a toujours été un bon catholique.

51 Citons les trois tomes de la *Correspondance anglaise* et le tome de la *Correspondance américaine* et européenne, sans compter les nombreux *Écrits locaux*. Les lettres relèvent de l'art de la conversation dont Tocqueville donne les règles à Charles, lui-même pesamment dogmatique, dès le 21 avril 1830. « *Je ne crois pas qu'on doive causer avec ses amis comme on parle en public. Agiter l'esprit, donner l'envie de réfléchir, soulever en passant des questions que la réflexion vient élaborer, tel est le but de la conversation à mon avis.* » Lettre à Eugène Stöffels, 21 avril 1830. Il constitue une sorte d'internationale libérale qui contribue à former et à diffuser sa pensée.

52 Lettre du 18 octobre 1831. Il ajoute : « *La vie est ni un plaisir ni une douleur ; c'est une affaire grave dont nous sommes chargés et dont notre devoir est de nous acquitter le mieux possible* ». Sous l'Empire, la presse muselée et la tribune de la Chambre supprimée, elle devint « *le substitut à la parole politique asservie* » ; de lettre en lettre se constitua alors « *une communauté imaginaire d'esprits libres.* » TOCQUEVILLE, *Lettres choisies, Souvenirs*, op. cit., p. 12. L'accélération des transports a facilité le dialogue épistolaire.

## Les amis messins de Tocqueville

Tocqueville veut devenir écrivain. En 1826, il s'exerce à l'écriture et rédige une relation de son voyage en Italie. Il avoue à Eugène qu'il la juge « médiocre » et qu'il ne la publiera pas<sup>53</sup>. Il révèle à ce dernier qu'il désire découvrir « *ce que c'est qu'une grande république* »<sup>54</sup>. C'est à lui qu'il confie d'abord son projet de livre sur les États-Unis.<sup>55</sup>

Charles Stöffels, avocat à la cour, avait aussi des ambitions littéraires. Quand Charles lui annonce qu'il a l'intention de travailler son style, Alexis, quoiqu'irrité par les écrits nébuleux de « son ami », le félicite pour cette résolution<sup>56</sup>. Attentif à la vie du langage, il lui confie : « *J'ai beaucoup étudié et très longtemps médité sur le style des autres.* » Il lui expose sa conception de l'écriture<sup>57</sup> :

Imiter la manière d'écrire d'un auteur, c'est ce que les peintres appellent des pastiches, mais n'imiter personne, c'est être sans couleur. Le fond sur lequel les grands écrivains placent leurs couleurs, c'est le bon sens. Appliqué au style, il évite que l'attention ne soit portée en même temps sur deux idées. Il conseille de lire, en étudiant leur style, ceux qui ont le mieux écrit. Les plus utiles lui paraissent les prosateurs classiques.<sup>58</sup> Se nourrir des œuvres de l'Antiquité est, selon lui, une hygiène pour ceux qui ambitionnent d'exceller dans l'art d'écrire. Cela évite de faire des lettres « *une pure industrie* », une course aux prix littéraires et à l'enrichissement.

- 
- 53 Le fils d'Eugène, Alexis Stöffels, confia le manuscrit, aujourd'hui perdu, à Beaumont qui préparait la première édition des œuvres « complètes » de Tocqueville. Beaumont copia une vingtaine de pages qui lui semblaient les plus dignes d'intérêt : « *Assurément ces manuscrits ne sont pas des chefs-d'œuvre, et leur auteur ne se faisait aucune illusion flatteuse sur le mérite de ces premiers-nés, car on lit de la main sur l'enveloppe de l'un d'eux : très médiocre.* » BENOÎT (J.-L.), *Tocqueville, un destin paradoxal*, Bayard, 2005, p. 41.
- 54 Lettre du 26 août 1830 à Eugène Stöffels, *Lettres choisies souvenirs*, p. 157. Il doit à son milieu le goût de la littérature et de la conversation, dont les salons du XVIII<sup>e</sup> siècle avaient développé la pratique.
- 55 Celui-ci deviendra la *Première Démocratie*. Lettre inédite à Stöffels, Archives Stöffels d'Haute-fort. Cité par Antoine Leca, *Lecture critique d'Alexis de Tocqueville*, PUF d'Aix-Marseille 1988, p. 47. « *Si Tocqueville était particulièrement gai, témoigne Beaumont [son compagnon de voyage], c'était parce qu'il venait de recevoir une lettre de son ami messin ; c'est également à lui qu'il fait part en premier de son projet d'écrire un livre sur les États-Unis.* » Cité par BENOÎT (J.-L.), *TOCQUEVILLE, Un destin paradoxal*, Bayard, 2006, p. 24. Gustave de Beaumont est le second ami intime d'Alexis. Il fit sa connaissance à Versailles : tous les deux appartiennent à des familles de vieille noblesse, légitimistes, mais qui possèdent un sens du service de l'État. Beaumont est un cousin éloigné de La Fayette.
- 56 Lettre du 31 juillet 1834 à Charles Stöffels, Correspondance inédite. Citée par JAUME (L.), op. cit., p. 271.
- 57 Lettre du 31 juillet 1834 à Charles Stöffels, dans *Lettres choisies*, op. cit., p. 302. La lettre est adressée à Monsieur Charles Stöffels, chez M. Eugène Stöffels, receveur municipal à Metz (Moselle).
- 58 Lettre du 31 juillet 1834 à Charles Stöffels, dans *Lettres choisies*, S. op. cit., p. 304.

Il recommande à son ami de rédiger des « figures » aussi appropriées que celles de Pascal : l'image du cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part donne de l'univers une vision angoissante. Mais sa citation est un étrange lapsus : « *sphère infinie dont la circonférence est partout et le centre nulle part* ». <sup>59</sup> Il intervertit les mots *circonférence* et *centre*, comme si le milieu social tendait à se substituer au Sujet. Souhaitant n'introduire dans les figures que des choses comparables, il veut que l'on comprenne bien l'analogie que l'auteur veut établir <sup>60</sup>. L'Amérique est bien une figure possible de l'avenir de la France. Mais dans *Voyage au lac Onéida* et *Quinze jours dans le désert*, il part d'un récit littéraire pour rencontrer une réalité étrangère qui embellit poétiquement sa jeunesse : il compare le Français qui doit quitter l'île, après la mort de sa femme, à un arbre mort : « *Il est debout, mais il ne vit plus.* » <sup>61</sup>

Qu'est l'art de « bien écrire » que Tocqueville conseille à Charles ? Le style consiste pour les écrivains dans une manière de saisir l'attention du lecteur. Il pense, comme Pascal, que les meilleurs livres sont ceux que les lecteurs croient qu'ils auraient pu écrire. Mais il résiste au langage relâché de la démocratie, tout en affirmant que le lecteur démocratique mérite toutes les attentions. Il met l'accent sur le destinataire et fait appel au bon sens dans un enjeu politique et éthique : le style, qui « *est l'homme même* », n'est pas une singularité incomunicable, mais ce qui enrichit l'universel par la diversité.

Dans la *Seconde Démocratie*, il cherche ce qui fait Autorité, en examinant la littérature, la poésie, le théâtre, l'histoire et enfin le discours parlementaire des Américains : « *Le mouvement perpétuel qui règne au sein d'une démocratie tend [...] à y renouveler sans cesse la face de la langue, comme celle des affaires.* » <sup>62</sup> L'écrivain doit plaire au plus grand nombre. La littérature « *démocratique* » estompe la responsabilité (celle de l'auteur et par contrecoup du lecteur). Aussi, il vise moins le vrai sens des mots et prend pour cible le lecteur moyen, « *comme un chasseur vise au milieu d'une bande d'oiseaux* » <sup>63</sup>.

Si le bon sens est la faculté que chacun peut suivre pour émettre un jugement, c'est l'appui de la communauté libérale que Tocqueville recherche. Il considère l'Académie comme un legs aristocratique. L'irrespect manifesté par la démocratie tient, selon lui, au pouvoir de l'opinion. Aussi la démocratie a-elle cette particularité que « *l'égalité interdit le recours à un Juge extérieur à la société* » <sup>64</sup>. Or les nécessités de la vie courante influencent la manière de par-

---

59 Cité par JAUME (L.), op. cit., p. 253.

60 Lettre du 31 juillet 1834 à Charles Stöffels, dans *Lettres choisies*, S., op. cit., p. 303.

61 TOCQUEVILLE, *Œuvres*, Pléiade, I, notes, sur les pages. 355 et 359, données p. 1359.

62 DA II, p. 84. Cité par JAUME (L.), op. cit., p. 284.

63 JAUME (L.), op. cit., p. 282.

64 DA II, p. 72. Cité par JAUME (L.), op. cit., p. 297.

ler: « *Il faut que les termes séduisent, par le nouveau, le tape à l'œil* »<sup>65</sup>. Le mouvement perpétuel qui règne tend à « *renouveler sans cesse la face de la langue, comme celle des affaires* »<sup>66</sup>. L'écrivain devient le reflet de son public et le public, l'écho de ce qu'il lit ou entend. À l'aristocratie consciente des valeurs qu'il défend, Tocqueville oppose « *l'impersonnalité de l'égalité concurrentielle* ». Alors que les Aristocraties sont une instance d'autorité, la règle d'égalité chemine sans être celle d'un Sujet déterminé et chacun « *s'asservit à la loi des autres* ». Le style qu'il définissait comme « *une certaine manière de saisir l'attention du lecteur* », devient maintenant « *celui du montreur de marionnettes qui appelle le public à participer* »<sup>67</sup>. C'est que le riche, en Amérique, profite, chez lui, du confort et de l'inégalité. Mais il parle de façon modeste avec son cordonnier. En ce sens, ils ont le même rapport avec les « *affaires de l'État* », qu'il soit d'intérêt ou de désintérêt.

Si la littérature souffre de la perte des autorités en matière esthétique, Tocqueville voudrait être lui-même un expert en autorité. Il ne se résigne pas au caractère débridé de l'expression. Mais il est pessimiste en matière de « *pouvoir intellectuel* ». Angoissé, à la fin de son voyage en Amérique, « *tel Lévi-Strauss, il part à la rencontre de lui-même, moyennant ces « tristes tropiques » (mutatis mutandis) que sont les déserts et les Indiens d'Amérique du Nord.* »<sup>68</sup> Il déploie des développements poignants non par rapport à la nature et aux deux infinis, mais en comparaison avec la « *masse* » de ses semblables. Ainsi ce que la démocratie promet est menacé de son contraire. La « *fraude démocratique* », c'est la parole qui, pour se créer une majorité, ne parle pas vrai. Ces analyses du langage sont actuelles. Il avait bien mérité son prix de rhétorique !

Mais, le 1<sup>er</sup> janvier 1842, Tocqueville annonce à Eugène son entrée à l'Académie française, malgré l'opposition du roi qui recommandait un autre candidat. Il avoue qu'il n'aime pas se flatter et qu'il voit plutôt l'avenir en mal qu'en bien. Il ajoute, ce qui étonne de sa part: « *Heureusement que j'avais pour moi l'opinion publique, qui de notre temps est plus puissante que les rois.* »<sup>69</sup> Même pour lui, pourfendeur de l'opinion, l'opinion a du bon, quand elle le sert ! Ainsi la littérature le fait connaître du public et lui ouvre une carrière politique.

**Deuxième ambition. Tocqueville veut promouvoir « une science politique nouvelle ».** Pour lui, la littérature est plus qu'un produit social. Loin d'être fataliste, il manifeste une ambition scientifique. Quand il décide de partir pour l'Amérique et non pour l'Angleterre, il rompt avec Guizot qui croit l'histoire terminée avec l'avènement de la monarchie bourgeoise. Il cherche le futur d'une

65 JAUME (L.), op. cit., p. 295.

66 DA II, p. 84. Cité par JAUME (L.), op. cit., p. 284.

67 Lettre de 1834 à Charles Stöffels. Cf. JAUME (L.), op. cit., p. 325.

68 JAUME (L.), op. cit., p. 276.

69 Lettre à Eugène Stöffels adressée de Paris le 1<sup>er</sup> janvier 1842, *Lettres choisies*, op. cit., p. 491.

Europe démocratique tout en transformant un légitimiste suspect en un expert ès constitutions européennes.

Il expose à Eugène son souci de scientificité.<sup>70</sup> Il veut réorienter l'intérêt personnel vers le bien collectif par l'intérêt bien entendu. Il ne croit pas au retour de la société hiérarchique et refuse les titres nobiliaires.

On a dénoncé le touriste pressé que fut Tocqueville. Il préparait pourtant minutieusement ses questions et la liste des personnalités à interroger. Il arriva en Amérique au moment où l'*Union* était présidée par Jackson, premier président d'origine populaire. Ce dernier venait de succéder aux *pères fondateurs*, tous aristocrates, puritains ou planteurs. Il a pu déceler chez ses interlocuteurs une inquiétude sur l'avenir de leur république avec l'avènement de l'homme de la rue. D'où les questionnements nés de son *Voyage*, prélude à une seconde navigation : celle de l'intelligence qui occupera les huit ans de la *Démocratie en Amérique*. La science sociale dont il rêve « doit suggérer un « moyen » qui conduira les hommes à vouloir, par eux-mêmes, ce que veut la démocratie bien réglée, de façon à éliminer les tares du nouvel ordre social »<sup>71</sup>. La contrainte peut s'exercer de l'intérieur, même quand on cherche à se distinguer. Il souhaite promouvoir l'intérêt particulier en intérêt réciproque, au service de la collectivité.

Quand Eugène exprime son indifférence à l'égard de la politique, Tocqueville dénonce l'individualisme et le désintéret pour la politique qu'il mettra au centre de la *Seconde Démocratie*, en 1840<sup>72</sup>. Il y fait écho à la curée vers les emplois publics qui suit la révolution de Juillet. Il s'intéresse à la morale politique et au rôle indirect que la morale privée et la religion jouent dans une démocratie : « *Il faut une science politique nouvelle, dit-il. Prendre au sérieux cette annonce, c'est reconnaître que l'on ne peut plus attendre de l'économie politique les définitions du régime de liberté. L'économie seule régnante, voilà la source du despotisme futur.* »<sup>73</sup> (On se croirait aujourd'hui !)

Dans une lettre à Eugène datée de 1835, Tocqueville lui apprend que le succès du livre sur la démocratie continue<sup>74</sup>. Mais il n'est pas étonné que son ami, resté légitimiste, ne l'ait pas compris : en effet il a voulu s'adresser aux hommes de camps opposés, mais surtout à ceux qui, comme lui, restent tournés vers le passé : en acceptant la démocratie et en s'engageant, ils pourraient aider à choisir une société démocratique marchant « *avec ordre et moralité* »,

---

70 « *Nous partons dans l'intention d'examiner en détail et aussi scientifiquement que possible tous les ressorts de cette vaste société américaine, dont chacun parle et que personne ne connaît.* » Lettre du 21 février 1832, O. C., BEAUMONT V-VI, p. 412.

71 JAUME (L.), op. cit., p. 166.

72 Lettre du 12 janvier 1833 à Eugène Stöffels, dans *Lettres choisies*, op. cit., p. 284.

73 LAVAL (C.), *L'ambition sociologique*, La découverte, 2002, p. 190.

74 Lettre à Eugène Stöffels, 21 février 1835, dans *Lettres choisies*, op. cit., p. 314.

plutôt que de laisser s'installer une société dépravée, « livrée à des fureurs frénétiques », écrit-il.

Tocqueville veut montrer aux démocrates « la seule voie à prendre », voie difficile entre l'anarchie et un despotisme nouveau. Mais il cherche aussi à diminuer les terreurs de ceux qui regrettent l'Ancien Régime. Il s'adresse avec habileté à un croyant pour qui la providence intervient dans l'histoire. Pour lui, l'égalisation des conditions, commencée huit siècles avant la Révolution, n'est pas terminée: c'est, dit-il, un effet de la providence. C'est là surtout un moyen rhétorique pour persuader son ami, chrétien convaincu. L'égalisation des conditions, « voilà l'idée-mère de l'ouvrage, idée qui enchaîne toutes les autres en un seul réseau, et ajoute Tocqueville, que tu aurais dû apercevoir plus clairement que tu as fait. Du reste, il n'y a jusqu'à présent que très peu d'hommes qui la comprennent. Je plais à beaucoup de gens d'opinions opposées, non parce qu'ils m'entendent, mais parce qu'ils trouvent dans mon ouvrage, en ne le considérant que d'un seul côté, des arguments favorables à leur passion du moment. » Il aura fallu un siècle et demi de démocraties imparfaites et deux régimes totalitaires pour qu'on comprenne la profondeur des vues de Tocqueville. Acceptant le fait démocratique, il oppose la liberté démocratique à la tyrannie populaire, les passions révolutionnaires qui prédominent en Europe aux idées qui ont triomphé aux États-Unis.

Un malentendu s'installe entre Tocqueville et son ami. Pour Stöffels et les légitimistes, l'ordre démocratique a tout du désordre, et la moralité démocratique tout du dévergondage. Du coup, s'il n'est un traître, il est à leurs yeux un vaincu « hâtivement résigné à la défaite du monde ancien »<sup>75</sup>. Pour son milieu, Tocqueville restera un enfant terrible, pis même, comme l'écrit Maurras, « le plus dangereux des malfaiteurs philosophiques »<sup>76</sup>.

**Troisième ambition: la carrière politique.** On ne peut dissocier chez Tocqueville, ses idées littéraires et scientifiques de sa réflexion politique. La sûreté et le bonheur individuel lui paraissent le but des sociétés. Or l'homme ne s'améliore pas en se civilisant, il « gagne tout à la fois des vertus et des vices qu'il n'avait pas »<sup>77</sup>.

Le 7 mars 1839, il annonce à Eugène son succès électoral. Il mesure le chemin parcouru: après le malheur d'une mauvaise naissance politique – il a eu en effet du mal à se faire pardonner ses origines légitimistes – voilà que tout lui sourit: le monde littéraire, le monde académique, le monde politique. Car sa vie littéraire n'a été qu'un prélude à la vie politique.<sup>78</sup> Son ami le console du « triste côté

75 *Lettres choisies, Souvenirs*, MÉLONIO (F.), op. cit., p. 269.

76 Cité par MÉLONIO (F.), *Tocqueville et les Français*, Aubier, 1993, p. 237.

77 En 1832, dans une lettre à Charles, Tocqueville affirme encore que les recherches philosophiques ne peuvent aboutir, l'homme ne pouvant se connaître lui-même. Lettre du 13, 9, 1832, château de Beaumont-lès-Chartres. Cité par JAUME (L.), op. cit., p. 250.

78 MÉLONIO (F.), *Lettres choisies*, op. cit., p. 434.

de l'humanité que découvre la politique »<sup>79</sup>. Mais, voulant étudier les hommes à la chambre des députés, et au dehors d'elle, il se plaint de sa santé<sup>80</sup>. Eugène lui reprochant son silence, Alexis, pris par la politique, lui rappelle l'importance qu'il accorde à l'amitié. Il évoque l'échec auprès du public de la *Seconde Démocratie* et l'espoir qu'il fonde sur son action. Il croit au jugement des élites.<sup>81</sup> Il avoue prendre, en raison de sa santé, des précautions qui, jusqu'à présent, lui réussissent.<sup>82</sup> La politique l'affecte le plus. Mais il éprouve « *le devoir de s'en mêler* ». Il ajoute, pessimiste : « *Il n'y a rien à faire de bon dans le présent, et très peu probablement dans l'avenir.* » L'alliance des extrêmes fait alors le cauchemar du ministre Guizot qui combat une proposition d'élargissement du cens au motif que « *la demande couvre deux hostilités conjuguées* »<sup>83</sup>. Or, élu député par une coalition le 6 octobre 1842, Tocqueville, estime que, « *connu pour son opposition la plus modérée* », il n'en est pas tributaire »<sup>84</sup>. Partisan d'une démocratie représentative, il est contre les mandats impératifs. S'il a profité de l'aura de sa lignée, ses amis légitimistes, en prétendant penser comme lui, n'arrangent pas les choses !

Il penche pour une monarchie dotée de « *franchises provinciales* »<sup>85</sup>. Mais son idéal est la « *conquête du cœur* ». Pendant la république, ne voulant pas maintenir le peuple sous la tutelle des élites, il refuse le droit au travail au nom de la responsabilité individuelle. Mais il veut des riches solidaires des pauvres.

Il se présente comme un passeur vers le monde nouveau que l'aristocratie doit assagir. Si la barbarie est une possibilité de la démocratie, il croit en l'action libre des hommes associés. Mais il s'expose au désenchantement. Il constate la difficulté de fonder la liberté en France, tant le goût en est étranger aux amis de l'ordre qui font des lois pour « *dormir tranquille* » et à ceux qui attisent l'avidité des masses<sup>86</sup>. C'est un Don Quichotte inquiet qui se bat pour des principes.

**Quatrième ambition : un libéral d'une espèce nouvelle.** En conclusion de cette seconde partie, il convient de préciser en quoi Tocqueville est un libéral original. Il énonce ainsi son idéal : « *Le plus grand soin d'un bon gouvernement*

---

79 Lettre à Stöffels du 14 juillet 1840.

80 Lettre adressée de Valognes à Eugène Stöffels, le 7 mars 1839, *Lettres choisies*, op. cit., p. 441-442. Il a attrapé lors de son voyage en Amérique les germes de la tuberculose dont il mourra.

81 Lettre à Eugène Stöffels adressée de Tocqueville le 14 juillet 1840, *Lettres choisies*, op. cit., p. 458-460.

82 Lettre du 1<sup>er</sup> janvier 1842 à Eugène Stöffels.

83 JARDIN (A.), Tocqueville, Œuvres, Pléiade, I, p. 1606.

84 Lettre à Eugène du 10 octobre 1842. BEAUMONT, Œuvres, VII, p. 21. Cité par JAUME (L.), op. cit., p. 55-57.

85 Lettre du 5 octobre 1836 à Eugène Beaumont, V, p. 433-436. Cité par JAUME (L.), op. cit., p. 91, note 1.

86 Ils sont qualifiés de « *sales démocrates* ». Lettre à Eugène Stöffels, 21 juillet 1836.

*serait d'habituer peu à peu les peuples à se passer de lui.* »<sup>87</sup>. Or son ami, légitimiste, n'a pas accepté la monarchie de Juillet. Il y voit un régime sans religion et en Tocqueville un révolutionnaire. Tocqueville concède que l'esprit révolutionnaire se combine souvent avec l'amour d'un gouvernement absolu<sup>88</sup>. Ainsi Thiers se dit centralisateur et en même temps « *très ennemi de l'administration paisible du pays par le pays lui-même* ». Ce qu'il veut, « *c'est un gouvernement central énergique dans la sphère de son action* ». Or, « *l'énergie du pouvoir central est bien plus nécessaire chez un peuple démocratique où la force sociale est disséminée que dans une aristocratie* ». Mais que ce pouvoir central « *soit toujours subordonné [...] à l'opinion publique et au pouvoir législatif qui la représente* » ! Dans cet esprit, il affirme : « *Je veux que les principes généraux du gouvernement soient libéraux, que la part la plus large possible soit laissée à l'action des individus, à la liberté personnelle* ». C'est en ce sens que Tocqueville se présente à son ami en « *libéral d'une espèce nouvelle* »<sup>89</sup>. Le mot *libéral*, ambigu, désigne une attitude progressiste ou sociale-démocrate aux États-Unis et une opposition à l'État-providence en France. Lucien Jaume ne situe pas Tocqueville parmi les libéraux<sup>90</sup> : il défend l'État du fait que la France doit tenir son rang dans la compétition entre les grandes puissances.

Pour Tocqueville, le pouvoir du gouvernement est limité par les lois et par l'opinion publique. Mais les lois n'ont pas leur fondement dans un contrat entre les individus, comme le pense Rousseau<sup>91</sup>. Dans l'opposition, il critique les

---

87 Chapitre supprimé de DA II, cité par JAUME (L.), op. cit., p. 83. Le 7 juillet 1836, TOCQUEVILLE était parti avec sa femme pour un voyage via Metz, Strasbourg et Bâle. À Kergorlay, il écrit le 16 juillet 1836 de son ami Eugène : « *Il s'agite sans cesse dans son vide affreux dont il ne peut sortir. Je crois sa maladie sans remède ; c'est du reste à proprement parler celle de son temps. Désirer plus qu'on a, sans avoir le courage de faire plus qu'on désire.* » TOCQUEVILLE, O. C., t. XIII, 1, p. 380. En route vers la Suisse, Tocqueville et sa femme s'étaient arrêtés à Metz chez les Stöffels. Entretenant la rédaction de la *Seconde Démocratie*, il écrit de Berne à son ami, le 24 juillet 1836. Le remerciant de ses conseils, il lui déclare que sa lettre se trouve supérieure à toutes ses conversations et qu'elle prouve ce qu'il serait capable de faire s'il parvenait à secouer sa « *maudite paresse* ». Lettre à Eugène Stöffels, 24 juillet 1836, dans *Lettres choisies*, op. cit., p. 353. Pour un légitimiste regrettant la Restauration, le pouvoir du roi vient de Dieu. Tocqueville ne veut pas être confondu avec les autres démocrates de son époque. Il situe son ami parmi ces braves gens qu'il aime de tout son cœur et avec lesquels il a bien de la peine à raisonner de sang-froid, « *parce qu'ils ont dans leur main la destinée du pays et ne veulent pas s'en saisir* ».

88 Lettre du 5 octobre 1836, en réponse à une lettre du 18 août.

89 TOCQUEVILLE, Lettre à Eugène Stöffels de 1836.

90 JAUME (L.), *L'individu effacé*, 1997.

91 Tocqueville avoue à son ami que lui-même souhaite une monarchie héréditaire. Lettre à Eugène Stöffels, 24 juillet 1836, O. C., tome VI, Paris ; 1866, p. 435. Cf. LECA (A.), op. cit., p. 703. Selon lui, pour Tocqueville, la république ne serait pas un progrès par rapport à la monarchie. LECA (A.), op. cit., p. 720. Il s'appuie sur la lettre à Eugène du 5 octobre 1836. Leca (A.), op. cit., p. 722. Mais il oublie que Tocqueville s'adapte à ses correspondants et sait que son ami est légitimiste. Tocqueville fait allusion à la *monarchie de Juillet*.

mœurs politiques du régime de la monarchie de Juillet. Il accepte de bonne foi la république en 1848, tout en s'opposant aux extrémistes. La crainte des dérives explique ses réserves sur les régimes fondés sur le pouvoir populaire. Mais, les causes de ses préférences sont « *d'ordre purement empirique et rationnel* ». La république, en France, paraît à Tocqueville un régime instable, contrairement aux États-Unis. Il veut élever la démocratie, purifier ses passions, spiritualiser le métier politique. Dans l'Amérique, il a vu plus que l'Amérique. La clef de son écriture est le sens des figures. L'Amérique est pour lui l'image de notre avenir.

### Tocqueville éducateur

Tocqueville exerça pendant six mois les fonctions de ministre des Affaires étrangères. Il aurait voulu être ministre de l'Éducation. Tocqueville veut instruire le peuple, ce nouveau roi, sur « *ses vrais intérêts* ». Dans la dernière partie, je présente les conseils qu'il donne à son filleul messin sur l'histoire du droit, comment il pense l'histoire et comment il veut éviter à la démocratie les dérives du despotisme et de l'anarchie.

Tocqueville a suivi le cours de Guizot sur la civilisation. Sa lucidité le conduit à exprimer une vision pessimiste du progrès. Il expose à Charles Stöffels des idées qui préfigurent ses propos sur les mœurs démocratiques. Il insiste sur l'éducation par les lumières et non sur l'égalité, singularité de sa pensée :

Il doute que l'état de civilisation avancé soit supérieur à l'état ancien, même quand le progrès a été bien conduit.

Il croit que « *l'éducation intellectuelle d'un peuple se fait mal et que souvent, par conséquent, les lumières sont pour lui un funeste présent* »<sup>92</sup>.

Voyons quels remèdes conseille le docteur Tocqueville !

**Premier remède. Choisir la bonne face du droit.** Il écrit à son filleul messin que le droit peut servir aussi bien le despotisme que la démocratie, comme les plantes donnent la mort ou la guérison pourrait-on dire. Dans un discours prononcé, en avril 1852, devant l'Académie des Sciences morales et politiques, il accorde à la liberté une place centrale et plaide contre une science juridique sans conscience. Il lui importe que l'Institut où s'est réfugiée la pensée d'opposition demeure le dernier asile de l'indépendance. En effet, avec la bénédiction de l'empereur Louis Napoléon, le droit romain est alors remis à l'honneur. Or, ce droit « *respire l'esprit du temps dans lequel il a achevé de se former, c'est-*

---

92 Lettre adressée de Versailles le 21 avril 1830 à Charles Stöffels, dans *Lettres choisies, Souvenirs*, p. 145-148.

à-dire un esprit de servitude », commente Tocqueville pour la gouverne de son filleul messin<sup>93</sup>.

En juillet 1852, à la mort d'Eugène, Tocqueville a reporté l'amitié qu'il lui vouait sur son filleul Alexis. Se souciant de l'éducation de ce dernier, il en devint un conseiller avisé. Le jeune homme a entrepris des études de droit qui ne le passionnent pas. Il lui rappelle qu'il est impossible d'être un légiste sans avoir étudié sérieusement le droit. Certes le droit romain a fait beaucoup de bien, mais encore plus de mal, car il a deux faces : « *D'un côté, il regarde les rapports des particuliers entre eux et par là il est un des plus admirables produits de la civilisation ; de l'autre, il regarde les rapports de sujet à souverain et alors il respire l'air du temps dans lequel il a achevé de se former, c'est-à-dire un esprit de servitude. C'est à l'aide du droit romain et de ses interprètes qu'au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle les rois sont parvenus à fonder le pouvoir absolu sur les ruines des institutions libres du Moyen Âge. Les Anglais seuls ont refusé de le recevoir ; et seuls aussi ils ont conservé leur indépendance.* »<sup>94</sup>

Tocqueville souhaite chez son filleul plus d'ardeur dans ses entreprises. Il ajoute : « *On ne réussit à rien, surtout dans la jeunesse, si on n'a pas un peu le diable au corps. À votre âge, j'aurais entrepris de sauter par-dessus les tours de Notre-Dame, si j'avais pu trouver de l'autre côté ce que je cherchais. Vous avez des qualités aimables, mais l'entrain vous manque un peu.* » Il lui annonce qu'il espère lui-même revenir à Paris avec un volume à publier : c'est le tome I de *L'Ancien Régime et la Révolution*.

**Deuxième remède : penser l'histoire.** À partir des conseils donnés à son filleul messin, on entrevoit comment Tocqueville prend du recul, voire une position de surplomb pour comprendre les événements dans un temps long. Il part des faits, consulte les archives, tant aux États-Unis, qu'en Angleterre, en Allemagne et en France. Ne citant pas ses sources et négligeant l'habituelle compilation des références, il dérouté les historiens. Si ses proches ont souffert de la Terreur, la Révolution de 1789 était pour lui « *nécessaire* », malgré ses excès : c'est un « *problème* » dont il cherche les causes lointaines. Se situant parmi les analystes des événements, il veut comprendre notre histoire et en particulier la Révolution. Mais chez lui, « *les ponts interculturels remplacent l'historicisme* »<sup>95</sup>. Il n'apprécie pas Thiers et sa vision cynique de l'histoire. Il développe, en 1840, une idée qui sera reprise par François Furet : « *Il y a aujourd'hui cinquante et un ans que la Révolution française a commencé ; et après tant d'hommes et d'institutions dévorés par elle, on peut dire qu'elle dure encore. N'est-ce pas*

93 GUELLEC (L.), *Lettres choisies...*, op. cit., p. 1007.

94 Lettre adressée à Alexis Stöffels, le 4 janvier 1856. *Lettres choisies...*, op. cit., p. 1142.

95 BARLOEVEN (C. von), *Portraits croisés, quatre approches de cultures comparées*, Édition des Syrtes, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, p. 24.

*encourageant pour les peuples qui ne sont qu'au commencement de la leur ?* »<sup>96</sup> *L'Ancien Régime et la Révolution* sont là en germe. L'idée s'en précise au cours de l'été 1850. Tocqueville expose à Eugène son projet de réflexion historique, dont il cherche la forme appropriée<sup>97</sup>. Il affirme dans *L'Ancien Régime et la Révolution* : « *La division des classes fut le crime de l'ancienne royauté.* »<sup>98</sup> La noblesse a eu la lâcheté de laisser taxer le seul tiers-état ; mais, en supprimant cette noblesse sous la Révolution, on a « *fait à la liberté une blessure qui ne guérira jamais* ». <sup>99</sup> Il ajoute : « *Toutes les fois que j'ai [...] rencontré chez nos pères quelques unes de ces vertus mâles qui nous seraient le plus nécessaires et que nous n'avons presque plus [...], je les ai mises en relief.* »<sup>100</sup> En 1856, il ne prétend pas blâmer ceux qui voulaient détruire les abus de l'Ancien Régime, mais la manière dont ils s'y prirent. Il exprime alors sa méfiance à l'égard de la théorie. Il montre comment éviter la répétition des erreurs, et avoue qu'aucun roi n'a aimé le peuple.

**Troisième remède : l'éducation à la liberté.** Enfin, point essentiel, Tocqueville veut « *instruire* » la démocratie. Il rêve de la liberté féodale passée et regarde avec angoisse la liberté démocratique de demain. Il affirme : « *Ce n'est pas une petite entreprise que de rapprocher des concitoyens qui ont vécu pendant des siècles comme étrangers ou en ennemis et de leur enseigner à conduire en commun leurs propres affaires.* »<sup>101</sup> Ce n'est pas un penseur corseté qui abuse des oppositions binaires. Sa pensée, complexe, vise à épouser le réel. Empiriste ennemi des systèmes, pédagogue de la démocratie, à ce titre, il emploie un style adapté pour se faire comprendre du plus grand nombre. Il s'en prend à l'enflure démocratique qui est au style ce que la démagogie est à la politique. S'il s'intéresse aux événements et aux acteurs, c'est pour les situer dans la longue durée. D'où la place croissante de l'histoire dans son œuvre. Mais, à travers elle, il regarde l'avenir. L'homme moderne n'a plus d'ancêtres. Pour Tocqueville, la crise de l'autorité est celle de la tradition.

Dans la *Première Démocratie*, il décrit un pouvoir despotique incarné, dans la *Seconde* l'oppression de la société par elle-même. Il considère l'égalité non pas comme la norme fondatrice, issue de 1789, mais comme une illusion constitutive de la modernité. Le désir humain, en quête d'égalité, conduit à l'insatisfaction. Il tient un langage pascalien : les hommes ne reçoivent pas la vérité de leurs ennemis, mais de leurs amis. Il se veut le médecin d'une société

---

96 Lettre à Eugène Stöffels, 14 juillet 1840, *Lettres choisies*, p. 460.

97 O. C., t. XVII, (à paraître). Cf. LECA (A.), op. cit., p. 100.

98 ARR I, p. 166.

99 ARR I, p. 170.

100 ARR I, avant propos.

101 ARR I, p. 167, chap. 10 du livre II : « *Comment la destruction de la liberté politique et la séparation des classes ont causé presque toutes les maladies dont l'Ancien Régime est mort.* »

qui lui est, en réalité, étrangère. C'est un éducateur exigeant et paradoxal. Il ne pense pas que l'histoire éclaire le présent. Mais il conseille la lecture des classiques et nous invite à inventer l'avenir. Son œuvre, difficile, nous questionne encore aujourd'hui.

Il a compris qu'en France, la souveraineté du peuple désigne ceux qui représentent le peuple. Guizot a choisi le gouvernement par l'élite, celui des capacités en termes de niveau de richesse ou d'instruction. Tocqueville choisit la souveraineté du peuple « *tamisée* », il privilégie les pouvoirs locaux et les associations. Pour lui, le peuple, « *éparpillé* » sur le territoire des divers États américains, donne seul leur légitimité aux gouvernements : l'autorité ne vient plus d'en haut. L'aristocratie maintenant est celle des juristes et des spécialistes.

### **Conclusion : un idéal de liberté au service de l'esprit public**

Ainsi les amis messins de Tocqueville l'ont préparé à affronter la démocratie américaine, lui ont donné envie de penser l'action politique et de comprendre les raisons de la Révolution française. L'expérience de l'Autre l'a aidé à former son identité et à passer des vertus aristocratiques aux moyens de conjurer les dérives démocratiques. En résumé, s'embarquant sur la mer orageuse de l'avenir, il ne s'arrache qu'à regret « *aux rivages tranquilles et majestueux du passé* »<sup>102</sup>. Son arrière-grand-père, « *Malesherbes, aux vertus antiques et aux opinions nouvelles* »<sup>103</sup>, représente son idéal. Aristocrate de cœur et démocrate de raison, juge sans cause, il a contribué au renouveau de l'humanisme après le premier Empire. Sphinx de la démocratie, il propose des valeurs que son époque ne reconnaît plus. Sauter par-dessus les tours de Notre-Dame, quel programme pourtant, digne de la vitalité d'un Rabelais ! Nourri de l'apport de sa famille et de son séjour messin, il sait que le sens de l'histoire conduit de la féodalité à la démocratie. Mais il veut réconcilier la France qui croit à l'honneur et celle, en marche, de la démocratie. Il craint pourtant que cette dernière, « *abandonnée à ses instincts sauvages* », n'apporte le despotisme au lieu de l'égalité souhaitée. Libéral antibourgeois, il loue la souveraineté du peuple. Former l'esprit public est le pivot de son action parlementaire. Devenu républicain de tête, il redoute les masses. Cherchant à fonder une éthique politique, il prône l'association et l'intérêt bien compris. C'est un réformiste minoritaire. Son œuvre, longtemps occultée, est aujourd'hui revisitée. Il a été un de ces perdants qui eurent tort d'avoir raison. L'égalité, selon lui, conduit les Français à bloquer les capacités d'entreprendre, alors que les Américains considèrent qu'elle est dynamique. Il a compris les risques de la tyrannie de l'opinion et le paradoxe d'une révolution éclatant « *dans un pays riche mais dont l'État est endetté* ».

---

102 SACY (S. de), *Journal des Débats*, 9 octobre 1840, cité par Jaume (Lucien), op. cit., p. 440-447.

103 Selon une formule de Chateaubriand.

## Les amis messins de Tocqueville

La dernière confidence faite à son filleul messin porte sur son amour de la liberté.<sup>104</sup> Cet écrivain « *polymorphe* » au destin « *paradoxal* » est un de ceux qui a le mieux compris l'exception française à travers ses comparaisons des lois et des mœurs, aussi bien dans le temps que dans l'espace. À ses yeux, les sociétés comme les individus n'existent que par l'usage de la liberté. Il a craint les dérives du despotisme de l'utile. Aussi, il n'a pas salué, comme Victor Hugo, l'arrivée au pouvoir en 1848 de celui dont Hugo ne cesserait plus de dénoncer les turpitudes. Sainte-Beuve a relevé cette phrase de Tocqueville : « *Je n'ai pas de tradition, je n'ai pas de parti, je n'ai point de cause, si ce n'est celle de la liberté et de la dignité humaine.* »<sup>105</sup> Le thuriféraire du Second Empire cessa de le combattre, lorsqu'il s'aperçut que ses principes étaient ceux de 1789.

Homme du dialogue entre les cultures, Tocqueville refuse de suivre la volonté générale de Rousseau et l'intérêt des utilitaristes anglais. Mais, « *libéral d'une espèce nouvelle* », il partage le « *pessimisme de l'intérêt* » des nations protestantes et « *l'optimisme de la volonté* » des révolutionnaires français. Guizot a illustré le paradoxe de la démocratie représentative, où le peuple souverain n'a plus qu'à obéir. Tocqueville le résout, grâce à son intuition d'une « *autorité du social* ». Ainsi le pouvoir n'est plus que la façon dont le Public exerce une autorité, car : « *Dans les siècles d'égalité, l'on peut prévoir que la foi dans l'opinion commune y deviendra une sorte de religion dont la majorité est le prophète* ». Il cherche comment le peuple peut se prémunir de ses penchants. Le moraliste est sévère sur le mirage égalitaire. Mais l'impartialité qu'il revendique est mise à mal par son écriture tendue. Par là, mécontentant tout le monde, il est inclassable. Comme l'écrit Lucien Jaume : « *Dans la galerie des « Maîtres du soupçon » (Marx, Nietzsche, Freud), on a trop longtemps oublié de placer un portrait : Alexis de Tocqueville.* »<sup>106</sup>

---

104 Lettre adressée à Alexis Stöffels, le 4 janvier 1856. Lettres choisies..., op. cit., p. 1143.

105 TOCQUEVILLE, Lettre à Kergorlay du 15 décembre 1850.

106 JAUME (L.), *Tocqueville*, op. cit., p. 435. TOCQUEVILLE, DA II, p. 18 et 164.